

JEAN LAUFFRAY
RÔLE DE L'ARCHITECTURE SUR LES CHANTIERS
DE FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES.
SES RAPPORTS AVEC L'ARCHÉOLOGUE

La recherche scientifique s'effectue actuellement et de plus en plus par un travail en équipe. Elle utilise pour un même objet des spécialistes de diverses disciplines oeuvrant ensemble sous la direction d'un responsable qui assure la synthèse, coordonnant des résultats parfois contradictoires parce qu'obtenus par des méthodes d'analyse diverses. Et c'est là une garantie de meilleure approximation et d'objectivité.

L'archéologie n'échappe pas à cette tendance. Un seul et même savant ne peut plus posséder toutes les connaissances indispensables. Il doit faire appel à des notions de plus en plus variées et aux techniques de nombreuses autres sciences pour la prospection, l'analyse du document, sa conservation, sa présentation didactique et sa publication.

Dès que des vestiges de structures construites apparaissent dans une fouille, dès qu'il s'agit d'analyser ou de restaurer un monument la collaboration de l'archéologue et de l'architecte devient impérative. Mais cette collaboration n'est efficiente et harmonieuse que s'ils ont confiance dans leur méthode de travail respective. Dans de nombreux pays, il existe des architectes spécialisés dans la recherche archéologique. Il arrive que la direction d'une fouille leur soit confiée si l'élément architectural prédomine. Ce fut le cas d'Andrae en Allemagne et de bien d'autres. Le travail en équipe s'effectue sans heurt, archéologue et architecte parlent un même langage et ont les mêmes soucis.

Il faut reconnaître que cette harmonie n'est pas générale. Très souvent, l'architecte est l'objet de préjugés très défavorables et de critiques graves de la part de l'archéologue. Inversement, celui-ci est accusé par l'architecte d'une incompréhension des problèmes d'architecture. Cette mésentente, parfois aigüe, se développe au détriment des documents et de leur publication. Cette situation est regrettable. Pour y remédier, il convient d'en rechercher les causes. Etant moi-même architecte et archéologue et possédant une expérience longue de 25 ans du climat psychologique des chantiers archéologiques, tant en Moyen-Orient qu'en Occident, je crois être bien placé pour amorcer l'autocritique qui s'impose. En une communication de 10 minutes, je ne pourrai être que très incomplet et nécessairement brutal, faute de pouvoir apporter les nuances et les atténuations nécessaires.

Qu'attend l'archéologue de l'architecte et que lui reproche-t-il?

Il est en droit d'exiger de son collaborateur architecte: un minimum de culture historique, une parfaite connaissance des méthodes de la recherche archéologique et la subordination de ses propres points de vue esthétiques aux exigences de cette méthode.

Il réclame des plans exacts, exprimant toutes les irrégularités d'implanta-

tion et non pas régularisés au té et à l'équerre. Or, il est un fait: trop souvent les plans d'architecte sont moins précis que les plans du topographe; ils esca-motent des détails que l'auteur a estimé secondaires; ils sont jolis et fantaisistes, ils ne sont pas l'équivalent de ce qu'est un bon estampage pour l'épigraphiste.

Lorsque l'architecte effectue une fouille à l'occasion d'une restauration, il est tenté de n'observer que ce qui l'intéresse pour cette restauration. Les exigences de sa profession libérale l'empêche d'être continuellement présent sur le chantier. Souvent il confie l'exécution et la surveillance de la fouille au chef de chantier d'une entreprise peu ou pas expérimenté. Trop fréquemment aussi, il ne publie pas et ne communique pas à l'archéologue les observations qui auraient dû être faites et, quand il les fait, ses publications ne sont pas étayées d'une suffisante érudition.

S'il restaure, l'architecte se préoccupe trop de l'aspect et de la présentation au détriment de la vérité archéologique. Il sacrifie l'authenticité des détails qui le gênent, il les «gomme» selon l'expression de certains confères. En somme, il considère le monument plutôt comme une oeuvre d'art que comme un document scientifique — on a vu des murs écroulés remontés à côté de leur fondation parce que ce changement d'implantation améliorerait une vue perspective — il arrive aussi que les restaurations sacrifient à la mode des procédés dont la vogue varie, alors qu'il faudrait toujours chercher à retrouver les anciennes techniques mises en oeuvre lors de la construction des monuments. Par exemple, on voit des pierres de monuments antiques rejointoyées de la même façon que celles d'un édifice médiéval.

En somme, l'archéologue reproche à l'architecte d'être trop artiste; de manquer d'esprit scientifique; de ne s'intéresser qu'aux chantiers qui lui rapportent de gros honoraires en pourcentage, s'il n'est pas engagé à plein temps pour un travail déterminé, de négliger les chantiers qui exigeraient de longues recherches pour un faible volume de travaux; enfin, de ne pas comprendre assez l'intérêt de communiquer et de publier ses observations.

Ces reproches sont trop graves pour être toujours vrais et il serait injuste de les émettre à l'égard de tous les architectes, mais il faut bien reconnaître qu'ils ne sont pas entièrement inexacts et l'on comprend dès lors pourquoi certains archéologues généralisant à la suite d'expériences malheureuses considèrent l'architecte avec une certaine hostilité sans admettre leur propre part de responsabilité dans cette mésentente.

Que reproche l'architecte à l'archéologue?

Parfois un certain complexe de supériorité, une tendance à accorder la primauté à des données historiques, Typologiques ou stylistiques plutôt qu'à des faits matériels dont il ne comprend pas toujours la signification réelle, aussi manque de sens du concret et d'expérience du terrain, surtout chez les médiévistes plus habitués à la paléographie qu'à l'observation sur le chantier.

Par suite de leurs fréquentes ignorances des données les plus élémentaires de la géométrie descriptive, de la résistance des matériaux de la stéréotomie, des techniques de construction, d'assez nombreux archéologues se représentent mal les volumes dans l'espace et l'ordre de succession de structures s'enchevêtrant dans le sol. Ils se laissent par suite, tenter par des explication d'ordre culturel ou symbolique que la réalité des faits concrète ou explique beaucoup plus simplement. Il arrive que certains d'entre eux soient incapables sur le terrain de distinguer la différence de nature de murs d'époques diverses, évidentes pour l'archi-

te. Plus grave, certains ne savent pas lire un plan. D'où des discussions sans issu.

L'archéologue en arrive à considérer assez souvent l'architecte comme un collaborateur subalterne un gêneur indispensable mais dont il faut se méfier. Dans de nombreuses publications — et je pense à certaines thèses dont la teneur et les conclusions sont constituées essentiellement par des plans et des observations de l'architecte — son nom est à peine nommé et il n'y figure aucun rapport signé par lui.

Ces reproches réciproques sont certes exagérés et souvent très injustes. Il est des cas de parfaite entente et de collaboration harmonieuse mais il faut bien reconnaître qu'architecte et archéologue parlent rarement le même langage et que leur optique est différente. Quelle est l'origine de cette situation et quel remède apporter à cette regrettable mésentente?

Je crois que cette mésentente provient à la fois de leur *formation très différente*, du *mode de leur recrutement respectif* et d'une insuffisance, au moins en France, de la législation qui devrait définir le statu juridique du document archéologique et bien le distinguer du monument historique.

L'architecte est, par vocation, un créateur, un constructeur et un artiste. Lui demander de s'astreindre à se limiter au rôle d'observateur, de renoncer à faire oeuvre personnelle, de s'incliner devant le document, va à l'encontre de sa vocation habituelle. L'architecte, qui se spécialise dans l'archéologie doit donc posséder une vocation particulière qui est rare. Il doit être un modeste, un patient, un curieux et posséder une forme d'esprit et une formation spéciale, qui n'est pas donnée dans les Écoles d'architecture. Il doit acquérir des solides connaissances en histoire générale, en histoire des techniques, en méthodologie, en topographie — il n'y a pas un architecte sur dix qui sache utiliser un appareil de lever alidade ou tachéomètre — il devrait avoir participé comme stagiaire sur le terrain à des fouilles méthodiques, s'être familiarisé avec les méthodes et les exigences des recherches archéologiques. Par ailleurs, il s'avère d'expérience impossible de mener de front une carrière d'architecte dans le secteur privé et une carrière d'architecte archéologue. En effet, on ne peut exiger d'un architecte qui reçoit comme unique retribution de son activité un pourcentage sur le volume des travaux et le montant des mémoires de consacrer à la recherche tout le temps nécessaire. Obligé de penser rentabilité, il est trop tenté et c'est humain, de n'étudier à fond que les problèmes qui se traduiront par des travaux importants. L'architecte archéologue doit donc recevoir un salaire fixe et toute activité dans le secteur privé doit lui être interdite. Malheureusement, en France tout au moins, il n'existait pas, jusqu'à une période toute récente, de cadre administratif garantissant un avenir décent aux jeunes vocations qui, découragées, rejoignaient le secteur privé.

L'archéologue de métier est recruté le plus souvent parmi des linguistes, des littéraires, des épigraphistes, des archivistes. Versés dans les recherches d'érudition, exerçant souvent une activité de professeur, ils ont bien souvent été amenés à fouiller par suite de circonstances fortuites, sans avoir acquis au départ les qualités indispensables à la bonne conduite d'une fouille. Le plus intelligent, le plus érudit des historiens peut faire un mauvais fouilleur — j'ai vu personnellement un fouilleur patenté incapable de distinguer un mur en place d'une structure écroulée et même de comprendre comment un objet pouvait être localisé par ses trois coordonnées dans l'espace — là encore, le métier d'archéologue militant suppose des dons, une vocation et une formation particulière. Le nombre et l'en-

seignement des « Ecoles de Fouilles » me paraît actuellement insuffisants. La direction d'une fouille ne devrait jamais être confiée à un érudit qui n'a pas le sens du concret, qui ne sache pas dessiner, ni contrôler un relevé, utiliser un outil, qui n'ait pas l'« intelligence de la main », comme eût dit mon maître Focillon.

Enfin, il serait souhaitable d'alléger les tâches d'enseignement de l'archéologue fouilleur.

En résumé, il convient de réformer le *recrutement*, l'*enseignement* et le *statut personnel des chercheurs qu'il soient architectes ou archéologues*. Voici pour les hommes.

La législation de certains pays est aussi à l'origine de la mésentente. La *notion des documents archéologiques* — ai-je dit plus haut — *doit être précisée et distinguée autant que possible de la notion des monuments historiques*.

Un monument historique est un édifice — église, temple, château, demeure — qui sert encore aux hommes, qui continue à vivre. En le restaurant, l'architecte doit tenir compte, dans une certaine mesure, des besoins des utilisateurs, de l'évolution des exigences de l'habitabilité pour les demeures, de la liturgie pour les monuments culturels, de l'esthétique dans le cadre de la cité. Le monument historique ne peut donc toujours être restauré avec la stricte rigueur qu'il convient d'apporter à la conservation d'un document scientifique, dont l'intérêt est exclusivement archéologique, par exemple, une structure dégagée dans une fouille, un monument qui ne sert plus à sa destination première, tel qu'un temple antique, un théâtre ou des arènes.

Il est à observer que les monuments historiques sont le plus souvent des édifices du Moyen Âge ou postérieurs et que les documents archéologiques appartiennent, en général à des époques antérieures. Pour leur restauration, des procédés différents sont à mettre en oeuvre. J'estime que ces deux catégories de monuments devraient être confiées à des architectes de formation et de spécialisation différentes. Leur formation particulière devrait être adaptée à ces deux catégories d'édifices.

Enfin, pour répondre aux critiques émises au sujet de l'insuffisance des publications, il conviendrait que toute fouille et toute restauration soient interdites aussi bien à l'architecte qu'à l'archéologue qui, dans un délai à définir, n'aurait pas publié correctement les observations qu'il aurait dû faire à l'occasion de ses recherches antérieures.

Pour conclure, je souhaite que tous ces problèmes que je viens sommairement d'esquisser — sans, je le répète, les nuances qui s'imposeraient — soient étudiés, approfondis en toute objectivité et sans acrimonie. Ce n'est qu'à ce prix que l'estime réciproque et l'harmonieuse collaboration de l'architecte et de l'archéologue sera assurée dans l'avenir.

JEAN LAUFFRAY
THE ROLE OF THE ARCHITECT IN EXCAVATION WORK.
HIS RELATION WITH THE ARCHAEOLOGIST.
SUMMARY.

Archaeological research and restoring of ancient monuments presupposes the close collaboration of archaeologists, specialist architects and technical experts in restoration. This collaboration is rarely harmonious. In certain countries, it turns itself into an open battle and distrust. The work suffers from this regrettable situation. It is a matter of urgency that we should seek out the causes for this and find suitable remedies.

The archaeologist reproaches the architect for his lack of culture, his frequent ignorance of the methods of scientific research, his tendency to forward the aesthetic point of view to the detriment of exactitude, the imprecision of his plans, and the insufficiency of his publications.

In return, the architect criticizes the archaeologist for his superiority complex, his lack of trust, his ignorance on problems of construction and the strength of materials, his frequent difficulty in understanding plans, his tendency — rivalled only by that of medievalists — to give greater importance to comparative methods and texts than to material and observable facts.

Archaeologist and architects do not speak the same language. These bad relations stem from the choice of men, their recruitment, their psychological make-up, and in certain countries, from the administrative system.

The architect is creative and is an artist. In his work with the archaeologist he must renounce ideas of a personal creation. That demands a peculiar vocation and the acquisition of knowledge outside the syllabus of Art Schools. Finally, an architect-cum-archaeologist must be able to devote all the necessary time to the preliminary analyses of the restoration, and must receive a fixed salary. For if he were rewarded according to the volume of his work, one would not be able to expect from him disinterested scientific study.

The days are over when, in order to carry out some research, it was necessary to have a private fortune.